

MON FILM

20^e

Gene NELSON
et Phyllis KIRK
dans

CHASSE *au* GANG

Film WARNER BROS.

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à tous nos lecteurs aux conditions suivantes :
1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions d'intérêt général (et non trois séries de questions).
2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. Nous ne pourrions répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois environ.
4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 15 francs pour les artistes résidant en France et à 30 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie, destinée à l'artiste, doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse, affranchie à 15 francs. Nous transmettrons aussitôt (lettres exclusivement).

(Nous ne pouvons accepter que les timbres français et les coupons-réponses internationaux.)
PATRICIA. — Le regretté Georges Gacou (Georges Gacou) était né à Lyon en 1912. Il est décédé en avril 1954. Il était le mari de l'actrice de music-hall Suzy Leroy. Pas d'enfant. Georges Grey appartenait à une famille d'industriels lyonnais très connue.

TONY CURTIS

dans

Houdini

(Photo Paramount)

CORNEL, MON FAVORI. — Je ne sais sur Carmen Sevilla rien de plus que ce qui en a été dit ici et dans son interview. J'ignore son vrai nom, qu'elle ne fait pas connaître. Et quand ce serait Lopez, Fernandez ou Rodriguez, quelle importance ?... Pour les films, peut-être, mais comment le saurais-je ? Je ne suis pas devin...

NIC L'ALFORTVILLAISE. — Ce courrier est ouvert à tous nos lecteurs, qu'ils soient ou non abonnés. Donc, donnez-vous la peine d'entrer, chez nouvelle amie ! Je n'ai aucun renseignement sur Ettore Manni, que nous avons vu dans le rôle principal des *Trois Corsaires*. Votre autre acteur italien m'est plus connu : c'est Gabriel Ferzetti (je ne lui donne pas, volontairement, l'orthographe italienne de son prénom, « Gabriele », qui fait inamoviblement croire au public français qu'il s'agit d'une femme). Je pense que cet excellent comédien vient du théâtre. Nous ne l'avons guère vu, en France, que dans les films *Une vie d'amour* (Puccini) et *La Marchande d'amour* (avec Gina Lollobrigida). Mais ça ne va pas s'arrêter là. Je ne connais pas encore ses nom, date, lieu de naissance, etc. Attendez : cela viendra.

ROCKY FITZGERALD. — Aucun renseignement sur Alberto Farnese. — Pour Irene Galtier, même chose. Elle est un peu neuve

Entre nous

Le Camériste répond ici à toutes les questions d'intérêt général

au firmament cinématographique. Attendez que sa gloire se précise. — Massimo Serato a bien tourné une trentaine de films, dont nous n'avons vu, en France, qu'une petite partie. Alors, si vous rendez compte, l'énumération de ses partenaires... Et, pour changer un peu, voulez-vous me laisser poser une question : explique-moi pourquoi vous (et de nombreux autres correspondants, d'ailleurs) me demandez des énumérations de ce genre. Quel intérêt leur trouvez-vous ? A quoi, dans votre réponse, correspondent ces listes surprenamment ennuyeuses ?

Qu'en ferez-vous ? Quelle satisfaction vous donneront-elles ? Je ne plaisante pas, je vous assure : je suis très intrigué...

ANGE OU DÉMON. — Cette adresse n'est pas celle de Gino Luirini, mais celle d'un producteur de films. Essayez d'écrire. Cette firme productrice transmettra peut-être. Pour Gino Luirini, j'ai bien souvent dit ici tout ce que je sais de lui...

CARMEN ET LUISA. — Lana Turner est née le 8 février 1920 à Wallace (Idaho, U. S. A.). — Derniers films de Robert Taylor parus en France : *Ivanhoe*, *Convoi de femmes*, *Quo Vadis* ? Les *Châliens de la Table-ronde*, *La Vallée des Rois*, *Le Grand Secret*.

— Nous avons vu Ricardo Montalban dans *Adieu ! Torino*, *Sang et soleil*, *Basquige*, *Schiora Torador*, *Dans une île avec vous*, *La Fille de Neptune*, *Le Signe des renégats*, *Les Heures tendres*, *Au delà du Missouri*, *Sombroso*.

INDISCRÈTE. — Vous auriez pu écrire en français, vous savez. Les secrétaires de Hollywood sont habitués à lire un courrier en toutes langues ! Ceci dit, tout va bien et nous avons transmis votre lettre. — Betty Hutton, née à Battle Creek (Michigan, U. S. A.) le 26 février 1921, est divorcée de Ted Briskin et remariée à Charles O'Curran, duquel elle divorce maintenant. Elle a deux enfants de son premier mariage. Principaux films : *Au pays du rythme*, *Quatre firs et un cœur*, *La Blonde incendiaire*, *Miracle au village*, *Les Exploits de Pearl White*, *Amie la reine du cirque*, *Sous le plus grand chapiteau du monde*.

GEORGES MARTINY. — Je ne connais pas de film intitulé *Le Cœur de Ballarques* et ne sais rien, par conséquent, de la région où il a été tourné. Oh, avec-vous un film ainsi nommé ? Qui le joue ?

MIGUEL ET CARLOS. — Les lettres sont toujours immédiates-

ment transmises, quand elles sont convenablement affranchies. Il est inutile de « dépenser » une question et de la place pour faire préciser cela, qui est automatique.

Cornel Wilde, né à New-York le 13 octobre 1915, divorcé de Patricia Knight, remarié à Joan Wallace, répond (ou fait répondre) comme la plupart des vedettes américaines. — Oui, les Compagnons de la Chanson répondent. Mais il n'est pas facile de les joindre, car ils sont souvent en voyage, et pour d'assez longues périodes.

PEARL LA SAUVAGEONNE. — Derniers films tournés par Silvana Pampanini : *Ennemis intimes*, *La Fille sans homme*, *Mariages*, *La Fille de Palerme*, *Orient-express*. — Ingrid Bergman est née le 29 août 1915. — John Agar n'a pas abandonné le cinéma, je crois. Il doit tourner dans des productions que nous ne voyons pas en France, car, en effet, il ne paraît pas très souvent sur nos écrans.

FRANCIS PATRICIUS. — Distributions de *La Princesse de Samarcande* et *Tanger* données à BEL INCONNU. C'est bien curieux ! — Nous avons publié *Les Révoltes de Lomanach* (n° 404, p. 8-9).

UN COMPIÉGNOIS. — Oui, adresse exacte pour Jean Claudio. Il fait toujours du théâtre, parfois du cinéma (petit rôle dans *Moulin-Rouge*, par exemple) et il écrit des romans. — Serge Grave, lui, fait surtout du doublage. Magali Vendel (vrai nom : Magali de Vendeuil), née à Paris en 1927, et Magali Noël, née à Smyrne (Turquie) en 1932, sont deux personnes différentes. — Oui, le Michel Roux du cinéma est aussi le jeune premier d'opéra que vous avez vu notamment dans *Mobilité*, à l'Européen. Mais il a un homonyme, Michel Roux, de l'Opéra-Comique, interprète du répertoire lyrique et qui ne fait pas de cinéma. Quant à notre Michel Roux, celui de *Mobilité* et des films *L'Impécable Henri*, *Intimité au public*, *La Fête à Henriette*, *Maternité clandestine*, etc., j'ai bien souvent parlé de lui dans ces colonnes et récemment encore dans ma réponse à NICOLE DINOUCH.

ROSELINE. — Une « starlet » est une apprentie vedette (star). Une « cover-girl » est une jeune personne qui pose pour les couvertures de magazines et autres photos publicitaires, ou de propagande, ou décoratives. — Le terme « pin-up » désigne toute jolie fille dont l'image, textuelle-

ment, mérite d'être épinglée au mur, sous contemplation et admiration. — La « script-girl » est tout autre chose (en effet, vos notions me semblent bien confuses). Elle est une des employées essentielles des productions de films et seconde le metteur en scène, dont elle est en somme la secrétaire. J'ai souvent expliqué ici en quoi consiste son travail. — C'est, je crois, Nicole Ladmiral que vous avez remarquée dans *Le Journal d'un curé de campagne*. Elle n'a pas tourné d'autre film. — Pour la nouvelle interview de Danièle Delorme, voyez notre n° 406.

SERGE COETQUIDAN. — *Les Enfants de l'amour*, n° 393, p. 8-9. — *Dortoir des grandes*, n° 409, p. 8-9. — *La Dame aux camélias*, n° 392, p. 8-9. — Larquey est né en 1884. *La Voile bleue* fut réalisé en 1942.

MICHELINE DELAGE. — Et le pseudo ? — Derniers films de Danièle Delorme : *La Jeune Folle*, *Les Dents longues*, *Si Versailles m'était conté*, *Le Guérillier*, *Quelques pas dans la vie*. Elle est née en 1924. Un film de son mariage avec Daniel Gélin : *Xavier*.



Jeanne GILLIE

dans

L'Affaire Macomber

(Photo U. A.)

LILI SCHÉHÉRAZADE. — Vœux transmis à la Direction. — Bien que je n'aime guère me mêler des clubs et anacardes, je signale exceptionnellement aux admirateurs et tristes de J.-P. Aumont qu'ils peuvent s'inscrire à l'Annuaire en écrivant à M^{lle} Lily Sauval, 2, rue Maurice, Pierrefitte (Seine).

CLAUDE MICHAUD. — Et le pseudo ? — La photo de la regrettée Maria Montez a paru plusieurs fois en p. 16 de *Mon Film* et, en dernier lieu, n° 306.

LE CAMÉRISTE.

LECTEUR recherche les numéros suivants de *Mon Film* : 2, 3, 5, 6, 7, 10, 11, 17, 23, 27, 29, 43, 49, 47, 48, 49, 50, 52, 53, 58, 59, 63, 68, 66, 73, 74, 76, 78, 79, 103, 114, 130, 133, 135, 137, 140, 142, 143, 147, 148, 149, 150, 152, 153, 154, 156, 157, 158, 160, 161, 164, 166, 167, 169, 170, 171, 174, 176, 177, 182, 183, 191, 193, 194, 199, 208, 223, 225, 241, 254, 256, 257, 260, 271, 274, 277, 280. Faire offre à M. Léopold Lacan, 38, rue Jean-Jacques, à Muret (Haute-Garonne).

LECTRICE recherche les numéros suivants de *Mon Film* : 2 à 5, 7 à 11, 13, 15, 16, 19, 20, 21, 22, 24, 25, 26, 29, 30, 41, 42, 68, 75, 93, 131, 201. Faire offre à M^{lle} M.-T. Delhaye, 100, rue Jacques-Rodière, Fresnes-Escaut (Nord).

MON FILM

CINÉ pour TOUS

TOUS LES MERCREDIS, 5, boul. des Italiens, PARIS (2^e).

Rédacteur en chef : Pierre HENRY.

Abonnements, France et Colonies :

1 an 780 fr. | 6 mois 420 fr.

Compte chèques postaux : Paris 5492.09.

Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu'un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de leur abonnement. (Préciser d'écire le nom en lettres majuscules.) Pour tout changement d'adresse, nos abonnés sont priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de trente francs en timbres pour établissement de nouveau cliché et frais divers.



CHASSE AU GANG

(THE CITY IS DARK)

Réalisation d'André de TOTH.

Scénario de Crane WILBUR, adaptation
de Bernard GORDON
et Richard WARMER, d'après une
histoire de John et Ward HAWKINS.

INTERPRÉTATION :

Commissaire	STERLING HAYDEN.
Steve Lacey	GENE NELSON.
Ellen Lacey	PHYLLIS KIRK.
Doc Penny	TED DE CORSIA.
Hastings	CHARLES BUCHINSKY.
Dr Header	JAY NOVELLO.
David O'Keefe	JAMES BELL.
Gas Snider	DUBB TAYLOR.

Production WARNER BROS.

Récit de Pierre LEPLAY.

CHASSE *au* GANG

A cette heure avancée de la soirée, les clients étaient rares à la Station-Service. Les voitures passaient, rapides, sans s'arrêter, et il semblait que chacune d'elles avait son plein d'essence. Aussi Snider, le préposé à la distribution du carburant, profitait-il de ses loisirs pour écouter la radio. Il était particulièrement heureux ce soir-là, car la T. S. F. diffusait un programme « à la demande des auditeurs », et il avait sollicité depuis longtemps l'émission de son répertoire favori : de la musique de Gershwin chantée par Doris Day.

Il écoutait béatement, quand une grosse voiture s'arrêta devant la station. Il ne put retenir un mouvement de mauvaise humeur, mais cependant, consciencieux, s'avança vers ces clients importuns.

Ils étaient trois. L'un d'eux commanda :

— Fais le plein !

— Du super-carburant, souligna un de ses compagnons.

Snider se dirigea vers l'une des pompes de distribution, mais, à ce moment précis, le troisième occupant de la voiture, qui était descendu pour surveiller le remplissage du réservoir, s'avança sur la pointe des pieds, surprit par derrière le malheureux pompiste et lui assena sur le crâne un coup violent à l'aide d'une grosse clé anglaise. Snider tomba raide. Aussitôt, deux des automobilistes le trainèrent par les pieds et le dissimulèrent dans le fond du magasin de vente, où étaient exposés des bidons d'huile et des accessoires. L'agresseur, qui paraissait le chef de la bande, Doc Penny, ordonna à un de ses compagnons :

— Toi, Morgan, sers les clients s'il en vient.

Ordre exécuté aussitôt. Morgan, se coiffant de la casquette de Snider, se mit en faction auprès des distributeurs, prêt à servir quiconque se présenterait.

Les deux autres firent une fouille rapide dans le bureau, pour s'emparer de la recette. Leur butin recueilli, et sans même accorder un regard à leur victime, ils se préparèrent à repartir quand survint un agent, en train d'effectuer sa ronde. Habitué à voir Snider, il s'étonna :

— Où est Snider ? interrogea-t-il.

— Il est malade, dit Gat Morgan, c'est moi qui le remplace. Soupçonneux, le policier pénétra dans le magasin et découvrit à terre le corps de la victime. Il sortit aussitôt son revolver et ouvrit le feu. Gat, atteint, s'écroula, mais ses complices, tirant à leur tour, abattirent l'agent.

Il n'y avait plus qu'à fuir, et Doc donna aussitôt ses ordres : — Ramène la voiture, dit-il à Gat après l'avoir relevé et aidé à prendre place au volant.

— Je ne pourrai jamais conduire avec ça, protesta le blessé.

— Pas d'hésitations !... Débraille-toi !

L'autre obéit. Il ne faisait pas bon discuter avec le chef, qui aurait été parfaitement capable de l'achever pour éviter de le voir tomber vivant entre les mains des policiers, lesquels auraient su rapidement, grâce à lui, retrouver la trace de ses complices.

La voiture démarra lentement et, aussitôt, Doc, en compagnie d'Hastings, le troisième de la bande, s'éloigna dans la nuit, en direction du centre de Los Angeles, la Station-Service se trouvant à la sortie de la ville.

Peu après leur départ, Snider, qui avait repris connaissance, mais avait prudemment fait le mort, se releva péniblement et se traîna jusqu'au téléphone, appela le poste central de police.

Aussitôt, le dispositif d'alerte fonctionna. Un message radio fut diffusé à l'intention de toutes les voitures de patrouille.

À toutes les voitures dans le voisinage du boulevard sud, en direction Station-Service n° 211. Fusillade. Un agent atteint. Un blessé. Rendez compte dès que possible.

Bien en avait pris aux bandits de ne pas s'attarder sur les lieux,

car les policiers ne tardèrent pas à arriver. Snider, bien que se trouvant encore étourdi par le coup qu'il avait reçu, put leur donner des détails sur le drame et fournir le signalement de deux des malfaiteurs. Le conducteur de l'auto était très brun, mal rasé, avec une cicatrice sur le nez et ne portait pas de chapeau. L'autre, celui qui avait frappé, ne présentait pas de signes particuliers, mais il était grand et « fort comme un bœuf », précisa Snider.

Indications précieuses qui devaient permettre aux policiers de se lancer presque immédiatement sur la bonne piste.

**

Dans leur petit appartement, Steve Lacey et sa femme Ellen dormaient paisiblement quand la sonnerie du téléphone les réveilla en sursaut.

— Allô ! Steve ? interrogea une voix.

— Steve, Steve Lacey ? insista le mystérieux correspondant. Puis, brusquement, la communication fut coupée.

— Je connais cette voix, dit Lacey. Qui cela peut-il bien être ? Ellen dit avec une certaine anxiété dans la voix :

— A cette heure-ci, c'est encore un de ces types qui te relancent chaque fois qu'ils ont un embêtement.

— Encore ! Allons, dis toute ta pensée, Ellen. Un « taulard » comme moi ! Oui, un de mes anciens copains. Ils pensent à moi quand ils passent par ici, et ils m'appellent. Je t'ai prévenue dès le début.

Steve faisait ainsi allusion à une époque douloureuse de son passé. Excellent mécanicien d'automobile et d'aviation, conducteur et pilote de grande classe, il avait eu un jour la faiblesse de consentir à conduire dans sa voiture quelques copains et de les attendre tandis qu'ils allaient, prétendaient-ils, rendre visite à un camarade. En réalité, les copains en question étaient allés cambrioler une villa inhabitée et, pris sur le fait, avaient été arrêtés au moment où ils rapportaient leur butin à la voiture. Malgré ses protestations, Steve fut inculpé de complicité et condamné à la prison en même temps que les cambrioleurs.

Ses bons antécédents, sa conduite exemplaire pendant sa détention lui valurent d'obtenir sa libération anticipée avant l'expiration de sa peine. Il retrouva du tra-

— Ne réponds pas, suppliait Ellen.



vail comme mécanicien sur un aérodrome de la région. Puis il rencontra Ellen, et tous deux se plurent. Très honnêtement, il lui avoua son passé, et spontanément elle dit qu'elle l'aimait et que tout le reste n'avait pas d'importance.

Ils vivaient ainsi tous deux, mariés depuis plusieurs mois, dans une gentille aisance que leur donnait le travail de Steve, et il avait fallu ce coup de téléphone inquiétant pour leur rappeler le douloureux passé.

C'est en vain qu'ils essayaient de retrouver le sommeil. Et voici que la sonnerie retentit de nouveau, stridente, impérieuse.

— Ne réponds pas, supplia Ellen. Laisse-les sonner; ils vont te faire des ennuis. Fais-leur croire que tu as quitté la ville. Comme ça, ils ne t'embêteront plus.

— Quand on s'est mouillé une fois, répondit philosophiquement Steve, on trouve toujours quelqu'un pour vous le rappeler...

Néanmoins, il suivit le conseil de sa femme et ne décrocha pas le récepteur, sans se douter qu'il aurait mieux valu, dans son propre intérêt, qu'il répondît à son mystérieux correspondant.

En effet, le premier appel provenait de Gat Morgan, qui avait eu l'idée de se réfugier chez Lacey pour s'y faire soigner.

Mais le second avait été lancé par le commissaire Sims, qui avait pris en main la direction des opérations dès réception de l'avis de l'attentat commis à la Station-Service. Le premier acte du policier avait été de mettre la main sur ses informateurs habituels, individus relevant d'une condamnation récemment purgée et qui, restés en contact avec la police, remplassaient le rôle d'indicateurs.

Un certain Lefty, arrêté à la gare au moment où il allait filer sur Chicago, fut amené au poste, où il retrouva un nommé Stooly que l'on était allé chercher à domicile. Interrogés par Sims, tous deux se plaignirent amèrement d'être obligés de servir ainsi de mouchards. Ils ne savaient rien et ne pouvaient donner aucune indication; aussi leur rendit-on leur liberté et les policiers durent examiner une à une les fiches de condamnés récemment libérés et susceptibles d'avoir gardé des relations avec les auteurs présumés du meurtre.

Après en avoir éliminé plusieurs, le commissaire tomba en arrêt sur un nom : Steve Lacey.

— Si j'étais en fuite et si je cherchais à me planquer, j'irais chez un type comme ça... Trois ans de prison à Quentin, libéré sur parole. Il a dû connaître là-bas ceux que nous cherchons.

L'interrogatoire de Snider, le garçon de la Station-Service, et les signalements enregistrés lui avaient permis de localiser ses recherches autour de trois individus, évadés quelques jours plus tôt de Quentin et qui parcouraient la région, se livrant à des vols de minime importance pour assurer leur subsistance, s'emparant d'une voiture pour commettre une attaque ou un cambriolage, l'abandonnant aussitôt pour en voler une autre, bref, marquant leur passage dans la région de nombreux méfaits qui ne pouvaient rester ignorés.

Quand Sims releva sur ses fiches le nom de Lacey, son adjoint, l'inspecteur Sully, fit observer que celui-ci avait, depuis sa mise en liberté conditionnelle, une excellente conduite, travaillait régulièrement et se tenait tranquille.

— Je sais, dit Sims. Sobre, sérieux, mécanicien éprouvé de moteurs d'avion. Travaillant à l'aérodrome de Sunland... Appelez-le quand même.

— Fiche-moi le camp, ordonnait Lacey à Hessler, qui venait de dépouiller le cadavre de Morgan.

C'est à cet appel que Steve ne répondit pas, ce qui décida le commissaire Sims à l'envoyer chercher, à toutes fins utiles.

...

Il était dit que le ménage Lacey ne pourrait pas dormir ce soir-là. Peu après le coup de téléphone de la police, on sonnait à la porte avec insistance. C'était Gat Morgan, qui se précipita dans le logement et se laissa tomber dans un fauteuil, comme épuisé de fatigue. Il demanda aussitôt si le toubib était arrivé.

— Quel toubib ? interrogea Steve.

— Otto Hessler... Rappelle-toi, il était en prison avec nous. C'est un vrai docteur. Je l'ai appelé au téléphone et je lui ai demandé de venir chez toi, pour me soigner.

Steve Lacey protesta énergiquement :

— Je ne veux aucun de vous chez moi. Fiche-moi le camp en vitesse.

— Appelle la police, Steve, conseilla Ellen.

Gat se dressa dans le fauteuil et braqua un revolver :

— Reste où tu es !

Steve obtempéra et s'informa des deux complices du bandit, Penny et Hastings, qu'il avait eus également comme compagnons au pénitencier.

— Ils ne vont pas venir ?

— Non; on s'est séparés. Ils ne viendront pas ici, sois tranquille. Mais il faut m'aider. Je n'ai pas voulu laisser la voiture devant ta porte, j'ai marché 2 kilomètres. Je suis claqué, appelle le docteur au téléphone, voilà son numéro.

— Inutile ! Je ne veux pas de toi ici. Une dernière fois, file ! Ellen voulait appeler la police. Son mari l'en dissuada. D'abord il lui répugnait de dénoncer un homme, fût-il un criminel. Et puis, s'il « donnait » Morgan, ses deux copains Penny et Hastings ne manqueraient pas de le venger et Steve ne leur échapperait pas. Aussi insista-t-il encore pour se débarrasser de son indésirable visiteur. Peine perdue, l'homme restait prostré dans le fauteuil, sans répondre. C'est dans cette attitude que le trouva le médecin quand il arriva peu après. Avant de l'examiner, il s'informa :

— A-t-il de l'argent?... S'il n'en a pas, je le laisse.



— Je n'en sais rien, dit Steve. Regarde toi-même.

Le toubib se pencha sur Gat.

— Il est mort, déclara-t-il.

Et, sans s'émouvoir, il explora ses poches, disant qu'il devait sûrement avoir de l'argent sur lui. Il ne se serait pas exposé à le faire venir sans avoir de quoi le payer.

— Une centaine de dollars seulement ! fit-il dédaigneusement. Pas possible, il doit en avoir plus. Où l'a-t-il caché ?

Steve leva les bras au ciel.

— Je n'en sais rien. Garde cet argent si tu veux, mais emmène Gat. Je ne veux pas avoir un cadavre ici. Il faut s'en débarrasser.

Hessler se borna à empocher l'argent trouvé sur le défunt et partit, non sans avoir recommandé à Steve de la boucler et de ne pas le mettre dans le coup.

Steve et Ellen se regardèrent. Que faire ? La police allait sûrement intervenir; on les soupçonnerait d'avoir fait passer de vie à trépas le peu intéressant personnage dont on trouverait le corps dans le logement. Ellen eut soudain une idée :

— Téléphone à ton répondant.

Comme tout condamné libéré conditionnellement, Steve avait été placé sous le contrôle bienveillant d'un membre d'une de ces sociétés qui se consacrent au relèvement des délinquants. M. O'Keefe, un homme d'une cinquantaine d'années, exerçait avec un dévouement...

Lacey était aux prises avec le commissaire Sims.



ment constant le rôle qui lui était dévolu et Steve, dont il appréciait les qualités, avait trouvé en lui un protecteur et un ami.

Le coup de téléphone tira O'Keefe de son sommeil. Il se leva aussitôt et son interlocuteur lui eut exposé la situation.

— Sale histoire, Steve, ne put-il s'empêcher de dire. J'arrive tout de suite.

Quand il entra chez son protégé, il le trouva aux prises avec le commissaire Sims qui, assisté de deux hommes, menait l'enquête avec rigueur. Il accueillit le répondant de Lacey avec une jovialité affectée.

— Entrez, O'Keefe. Il y a toujours place pour vous. Et écoutez bien : je fais le point encore une fois, après les déclarations de ce monsieur.

Ce disant, il désignait ironiquement Steve.

— Voilà : Morgan entre ici, mourant, et braque un pistolet sur Lacey. C'est ce pistolet qui est là sur la table. Il exige qu'on appelle un docteur. C'est bien cela, Lacey ? Alors, que s'est-il passé, ensuite ? Un bon conseil, change de disque, parce que tu ne réussiras pas plus à convaincre O'Keefe que moi-même.

— Monsieur O'Keefe, lui au moins, me laissera une chance, et il n'essayera pas de me posséder.

— Allez, reprit Sims, vexé, continue ta petite histoire !

— Je lui ai enlevé son arme et je lui ai dit de fiche le camp d'ici.

Le policier se tourna vers Ellen et continua l'interrogatoire en s'adressant à elle, non sans avoir bien précisé que si elle mentait elle serait coffrée comme complice.

Sans se troubler, avec l'accent de la sincérité, la jeune femme exposa les faits tels qu'ils s'étaient passés. Gat avait glissé de son siège et Steve avait vainement tenté de le ramener.

— Et lui il a fait les poches, hein ? coup Sims.

Ellen et son mari nièrent avec énergie. Alors l'interrogatoire devint.

— Parlez-moi donc des deux types qui étaient avec lui, Hastings et Doc Penny.

Ellen affirmait ne pas les connaître. Du coup, le commissaire haussa les épaules, incrédule. On ne lui ferait pas avaler que Gat, mortellement blessé, était venu seul et avait pu marcher depuis l'endroit assez éloigné où il prétendait avoir laissé la voiture.

Ellen protesta de sa bonne foi. O'Keefe se déclara convaincu que le mari et la femme avaient dit la vérité, si invraisemblable que

O'Keefe promit de faire respecter les droits de son protégé et assura à Ellen qu'elle pouvait appeler à tout moment. Elle le trouverait toujours prêt à la défendre, elle et son mari.

Au commissariat, Steve fut d'abord enfermé dans une cellule, pour lui laisser le temps de la réflexion, puis, le croyant maté, Sims lui proposa de travailler pour lui et de l'aider à faire tomber dans un piège Hastings et Penny, qui ne se méfièrent pas. Moyennant quoi, il serait immédiatement remis en liberté.

Il refusa avec vigueur :

— Je ne suis pas un mouchard. Si j'accepte votre combine, je serai éternellement à votre merci. Je devrai me cacher, épier, surprendre les conversations pour venir vous les répéter... Non, je ne marche pas !

Sims s'inclina. Décidément, ce gars avait du caractère et un sens très net de l'honneur. Rien ne permettait de le retenir, aussi fit-il venir O'Keefe pour lui rendre son protégé.

Le garant fit monter Steve dans sa voiture et le conduisit jusqu'à l'aérodrome où il travaillait et où le patron, dûment prévenu par O'Keefe, accueillit avec satisfaction son ouvrier. Avant de repartir, l'ange gardien de Lacey lui promit qu'Ellen viendrait le chercher le soir, à sa sortie de l'atelier.

Effectivement, elle arriva au moment où il quittait son travail, et tous deux, joyeux de se retrouver, décidèrent de faire un petit dîner.

Une fois chez eux, Ellen s'affairait à préparer le repas ; elle allait mettre au feu le plat de résistance, un steak, quand une voix moqueuse s'éleva :

— Voilà ce que j'appelle une scène touchante !

C'était Doc qui, en compagnie de son complice Hastings, s'était introduit dans l'appartement et révélait insolemment sa présence.

Les deux bandits firent comprendre au jeune ménage qu'ils comptaient prendre pension pour quelques jours. Steve protesta.

— Vous êtes fous d'être venus ici ! Vous savez que Morgan est mort.

— Qui a appelé les flics ? demanda Hastings.

— J'ai averti mon répondant. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Jetez le cadavre dans la vidange... Les flics sont venus. Ils ont tout chambrardé dans l'appartement pour retrouver l'argent volé.

— Au fait, dit Doc, qui a pris le fric ?

— Hessler, répondit Steve. Il est venu trop tard, mais il a eu le culot de se payer lui-même.

Nous vérifierons tout ça, dit Hastings.

Lacey essaya en vain de leur faire comprendre qu'ils ne pouvaient rester chez lui. Peine perdue, ils estimaient au contraire que c'était le dernier endroit où on viendrait les chercher.

Ils s'invitèrent sans façons à dîner, alléchés par les fameux steaks que préparait Ellen lors de leur intrusion. La jeune femme proposa d'aller acheter un supplément de viande. Doc s'y opposa, cela pourrait surprendre les commerçants, car c'est ainsi que l'on attire sur soi l'attention des policiers.

Agacé, Steve leur dit de manger le repas préparé.

— Nous n'avons plus faim, Ellen et moi...

..

Le Dr Hessler était bien connu de la police. Installé depuis une dizaine d'années dans la ville, il avait d'abord connu des périodes florissantes. Puis il s'était abandonné à l'ivrognerie, à la suite d'une déception sentimentale et, depuis, il avait glissé sur la pente, jusqu'au jour où une femme avait succombé, dans des circonstances suspectes, aux suites d'une opération.

Poursuivi, condamné à une peine assez lourde, le docteur avait accompli plusieurs années de prison, lieu où il s'était créé de belles relations avec des Gat, Doc, Hastings. Maintenant, aigri, ruiné et misanthrope, il vivait modestement, s'intéressant à soigner les chiens errants, les chats abandonnés, et détestant cordialement l'humanité.

Sims lui fit subir un interrogatoire serré. Il prétendit ne pas s'être rendu chez Lacey, qu'il ne connaissait nullement, et tout ignorer de Gat Morgan, de l'argent qu'il pouvait avoir sur lui, et nia ce qui lui était reproché.

Cependant, l'interrogatoire prit un tour si précis, Sims fit entendre si clairement que les plus gros ennemis pourraient survenir si le docteur persistait dans son attitude, que celui-ci se décida à reconnaître l'essentiel des faits, surtout lorsque le commissaire lui dit que Lacey avait tout dit.

Doc et Hastings s'inviteront à dîner chez Lacey.



Heureux de se retrouver, Ellen et son mari décidèrent de faire un gentil dîner.

pût paraître leur déposition.

Mais le commissaire n'en démordait pas. Pour lui, Steve était complice de Gat, Hastings et compagnie. S'il était innocent, il n'avait qu'à parler et à indiquer le lieu où se cachaient les deux bandits non encore retrouvés. Et, malgré ses protestations, il emmena Lacey aux bureaux de la police pour le « cuisiner » à loisir. Avant de partir, il recommanda à Ellen de ne quitter son domicile que pour aller à son travail ; le reste du temps, elle devait rester dans son petit appartement, à la disposition de la police.

— Tu comprends, dit Steve, il veut se servir de la maison comme d'un piège, et toi tu seras l'appât. Morgan nous a trouvés, les autres en feront autant et on pourra les pincer. Ne reste pas ici, Ellen. Quitte la ville, et oublie-moi.



— Soit, admit-il, j'ai pris le fric sur Morgan. Et maintenant, qu'allez-vous me faire ?

— Nous verrons ça. Il y a longtemps que nous vous surveillons. Maintenant, on vous tient, et ça peut vous coûter cher. Écoutez-moi bien : vous irez ce soir chez Steve Lacey, et vous vous arrangerez avec lui. Il doit savoir où sont en ce moment Hastings et Penny. Tuyautez-vous et donnez-moi le moyen de mettre la main sur ces deux types. Je ne vous promets rien, mais si vous marchez droit on pourra vous dépanner sérieusement. Tout dépendra de l'aide que nous vous apporterons.

Résigné à son sort, Hessler se dirigea vers le domicile de Lacey. Quand il sonna, les deux coquins venaient d'achever le repas qu'Ellen était en train de préparer quand ils avaient fait irruption chez elle. Ainsi que son mari, elle s'était abstenue de s'asseoir à table, préférant se passer de dîner plutôt que de partager avec ces hôtes indésirables. Tout en mangeant, Doc Penny et Hastings avaient questionné Steve. Que faisait-il à l'aérodrome ?... Lui avait-on rendu son brevet de pilote ?... Pourrait-il, à l'occasion, avoir la disposition d'un avion ?...

Ellen et son mari, inquiets de ces demandes, sentaient confusément que les deux bandits, à l'affût d'un mauvais coup, allaient tenter de s'assurer leur complicité. Mais la conversation fut interrompue par le coup de sonnette du docteur. Aussitôt, les deux hommes entraînèrent la jeune femme dans une pièce voisine et Doc déclara :

— On écouterait ce qui se passe dans la salle à manger et si c'est les flics, n'oubliez pas qu'on la tient... Ouvre la porte ! C'était Hessler.

— Qu'est-ce que tu viens faire encore ici ? interrogea Lacey. J'ai bien envie de te balancer dans l'escalier !

— Attends, ne t'énerve pas, dit le docteur. Sims m'a interrogé, et il m'a dit que tu m'avais « donné ».

Steve protesta : il n'avait rien dit du tout. Mais le toubib insista, et voulut pénétrer dans l'appartement, car cette conversation avait lieu sur le pas de la porte.

— Tu as peur de me faire entrer, hein ? Tu ne veux pas que je puisse voir qui est camouflé chez toi. J'ai entendu des voix d'hommes avant de sonner. Ce pourrait bien être Doc Penny et Hastings.

Lacey haussa les épaules et nia formellement, puis il conclut en invitant son indésirable visiteur à filer sans délai, si il ne voulait pas se faire rosser.

Hessler se retira donc, nullement convaincu... Dès son départ, Doc fit irruption.

— Mon pauvre Steve, tu mens bien mal, et il n'aura pas gobé tes salades... Mais il faut savoir ce qu'il va faire.

— Toi, Hastings continuas-t-il en s'adressant à son complice, suis-le et fais ce qu'il faudra.

Consigne exécutée aussitôt. Le docteur, pris en filature, rentra chez lui sans se douter de rien et ne fut pas peu surpris, une fois dans son logement, de voir surgir devant lui Hastings, au moment même où il décrochait le téléphone pour rendre compte à Sims de la démarche qu'il venait d'effectuer.

Il tenta de s'expliquer :

— Je n'allais pas vous « donner », toi et Doc. Je ne suis pas un mouchard, crois-moi... J'allais dire à Sims que j'avais bien vu Steve Lacey, mais qu'il ne savait rien de vous deux et qu'il ne voulait rien dire... Je te le jure !

Il ne put poursuivre ses explications. Impitoyable, Hastings avait tiré et l'avait abattu, se débarrassant ainsi à tout jamais de ce témoin gênant.

Et c'est le cœur léger, sans aucun remords, qu'il reprit la direction de la maison de Steve, faisant maints détours et s'assurant à tout moment qu'il n'était pas suivi.

Il y avait cependant de quoi être inquiet, car, au moment même où il était sorti de chez le docteur, l'assassin avait aperçu un policier qui examinait avec attention la porte de la clinique médicale. Lui il aurait fallu affronter le regard du policier pour remonter dans la voiture qu'il avait utilisée afin de prendre en filature le docteur lorsque celui-ci était sorti de chez Steve.

— Mon pauvre Steve, tu mens bien mal... persifla Doc, sarcastique. Mais Hastings n'était pas homme à s'embarasser pour si peu ; il abandonna sans scrupules l'auto, qui était la voiture

personnelle de Lacey et qu'il avait « empruntée ». Après tout, pensa-t-il, si l'auto est identifiée comme appartenant à Steve, celui-ci se trouvera compromis et devra se résigner à faire partie liée avec nous.

Néanmoins, c'était un peu gênant d'être privé de moyen de transport. Aussi notre homme, toujours prompt à profiter des occasions qui s'offraient, s'empara-t-il de la première voiture qu'il trouva en stationnement dans une rue déserte.

Tandis que le pauvre Hessler trouvait ainsi un fin tragique, Doc, resté en compagnie de Lacey, essayait de le persuader de s'unir à sa bande pour un travail magnifique. Il ne s'agissait de rien moins que d'attaquer, en plein midi, une banque.

— Toi, tu conduiras la voiture qui nous attendra dehors et qui nous emmènera. Rien d'autre à faire. C'est de l'argent facile à gagner.

— Merci, l'autre fois, je conduisais et ça m'a rapporté cinq ans !

— Rien à craindre avec moi, affirma Doc. Je réussis tous mes coups.

— Alors, se moqua Steve, veux-tu me dire où tu étais depuis sept ans ?

Doc expliqua que, précisément, son conducteur avait manqué de sang-froid. C'est pourquoi il tenait à avoir Steve avec lui, car il le savait capable de tenir le coup. D'ailleurs, son concours était indispensable au succès de l'opération. En effet, il fallait songer à faire en vitesse le territoire de la Californie pour gagner le Mexique, une fois le coup réussi. Un seul moyen : l'avion. Or Steve n'était-il pas à même de se procurer un et de le piloter ?

Lacey ne voulait rien savoir et il discuta ferme, mais Doc insista, laissant entendre clairement qu'il n'y avait pas à faire le malin.

— C'est ton intérêt. Et puis, pense un peu à ta femme. Ce serait dommage qu'il lui arrive malheur ! Une petite femme si gentille...

Devant cet odieux chantage, Steve allait s'emporter, se livrer peut-être à un acte désespéré, quand on frappa à la porte.



C'était Hastings

qui, en quelques

mots rapides, rendit

compte de son expé-

dition. Il avait dû

« descendre » le toubib, qui allait télépho-

ner à la police pour les « donner », et, heu-

reusement, il avait pu filer malgré la pré-

sence d'un policier devant la porte.

Il ajouta incidemment qu'il avait dû

abandonner la voiture dont il s'était servi

pour aller jusqu'à la clinique.

— Alors, mon vieux Steve, déclara Doc

Penny, que tu le veuilles ou non, tu es

maintenant dans la coup. C'était ta voi-

ture.

Pas d'histoires, Doc, Hastings ne

pouvait pas la prendre, j'ai les clés dans

ma poche.

— Tu crois ? Fais-les voir. Tu dois savoir

que notre ami Hastings a les doigts assez

agiles et qu'il a pu les prendre dans ta

poche sans que tu t'en aperçoives.

A cet éloge, le voleur de clés prit un

petit air avantageux et déclara qu'on allait

pouvoir se tirer, car il avait trouvé et

ramené une bagnole pas mal du tout qui

Hastings arracha
le téléphone des
mains de Hessler.



dormait devant une porte; à son avis il était temps de mettre les voiles.

— C'est ça !... cria Steve, hors de lui. Fichez-nous le camp, et qu'on n'entende plus parler de vous ! Ma femme et moi, on reste ici.

— Pas question, dit Doc. Vous venez avec nous. Et grouillez-vous, autrement il pourrait arriver malheur à cette petite dame.

La rage au cœur, Steve dut s'incliner et, en compagnie d'Ellen, qui s'était rapidement habillée, il prit place aux côtés des bandits dans la voiture qui, pilotée par Hastings, prit la direction de la ville chinoise.

Laisant l'auto à un carrefour, les quatre fugitifs gagnèrent une petite rue étroite et, après s'être orienté, Doc, qui conduisait la troupe, s'arrêta devant une porte dissimulée dans une encoignure. Il frappa plusieurs coups espacés et, très rapidement, un homme vint ouvrir. C'était un colosse, au visage bestial, qui, tout en parlant, se dandinait gauchement.

— Salut, Johnny, dit Doc. On t'amène un ami. Tu te souviens de Steve Lacey ?

Un autre homme s'approcha, que Penny appela Zenner. Et Lacey dut constater avec colère qu'il était vraiment en pays de connaissance. Johnny, Zenner, tout comme Doc Penny et Hastings, étaient d'anciens compagnons de détention. Il avait vécu à leurs côtés entre les murs épais de la prison de Quentin. Il avait dû subir leur promiscuité dégradante et voilà maintenant qu'il lui fallait, à son corps défendant, les entendre discuter leurs projets, rappeler leurs exploits passés, escompter par avance les bénéfices de leur prochain méfait, dans lequel ils le considéraient comme leur associé. Il devait dissimuler son dégoût et son hostilité, feindre d'entrer dans les vues de ses nouveaux associés, car la vie même d'Ellen était en jeu. Il connaissait suffisamment Doc et sa bande pour savoir qu'ils n'hésiteraient pas à sacrifier la jeune femme si Steve ne marchait pas droit. Que faire contre cet odieux chantage ? Rien, sinon filer doux et attendre une occasion favorable de fuir avec Ellen et de contre-attaquer, si possible, les plans de la bande.

Doc avait bien combiné son affaire. En compagnie d'Hastings et de Zenner, il avait mis au point le dispositif d'attaque de la

du Dr Hessler, sa disparition coïncidant avec la fuite de Doc et Hastings, la découverte dans son logement du cadavre de Gat Morgan, tout cela constituait contre lui un tel faisceau de présomptions qu'il ne pouvait guère espérer éviter l'inculpation que Sims porterait contre lui.

En effet, peu après son départ de son domicile, lorsque les gangsters les avaient littéralement kidnappés, Doc et lui, un détachement de policiers, sous les ordres du commissaire Sims, envahit sa demeure et entreprit une minutieuse perquisition ne donnant, semblait-il, que de piètres résultats. Cependant, le commissaire, après avoir fouillé la salle de bain en ressortit avec, au coin des lèvres, un énigmatique sourire. Il ne dit cependant pas un mot à ses hommes du résultat de ses recherches et prescrivit d'étendre le périmètre des investigations dans un rayon assez limité; ces instructions, transmises par radio, furent captées par toutes les voitures de patrouille et communiquées à tous les policiers en service sur la voie publique, en même temps que des inspecteurs en civil entreprenaient de « passer au peigne fin » chaque quartier de la ville.

La chasse au gang s'organisait et se poursuivait méthodiquement, implacablement. Force devait rester à la loi.

Cependant cette importante mise en œuvre des moyens de recherche et de répression ne semblait pas impressionner Doc Penny qui, imperturbable, mettait au point les derniers détails de l'expédition projetée contre la banque.

Un plan de la ville étalé devant lui, il répétait à Lacey ses ultimes instructions.

— La succursale de la Banque d'Amérique est ici. Voilà où tu attendras, dans la voiture, à midi tapant. Maintenant, écoute bien. Tu dois savoir ça absolument par cœur. En sortant de la banque, on suit le boulevard jusqu'à Colorado. Là, on tourne à droite et on redescend jusqu'à Broadway. On y voit encore à droite « on file sur Verdugo. Ensuite, direction Arroyo Seco et là on bifurque pour prendre la route d'Hollywood. Prends ce papier, je t'ai noté tout cela, et apprends-le.

Steve avait écouté sans mot dire toutes ces indications. Quand Doc s'arrêta, il parla à son tour.

— Et ma femme ? Qu'est-ce qu'elle fera pendant ce temps-là ?

— Tu as demandé qu'elle ne soit pas dans le coup. Elle n'y sera pas. Elle restera tranquille ici, sous la garde de Johnny, et elle viendra nous retrouver, quand tout sera fini.

Pendant cette sorte de répétition générale des opérations d'attaque et de fuite, Zenner et Johnny avaient écouté la radio, dans la pièce voisine et quand Steve, sa leçon bien apprise, les rejoignit, ce fut pour s'entendre dire :

— Tout à l'heure, nous avons écouté les flics à la radio. On ne parle que de toi dans toute la ville, vieux !

Devant le sursaut de colère de l'intéressé, on vit encore à droite une manifestation de crainte, Hastings prodigua les encouragements :

— T'en fais pas, on te protégera, tu peux y compter. D'ailleurs, nous avons besoin de toi.

Et il adressa à Ellen une grimace pour la rassurer.

En effet, au quartier général de la police, tout le plan de recherches était, en

(Suite page 10.)

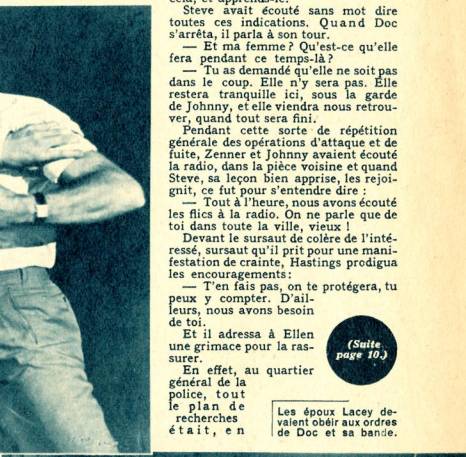
La rage au cœur, Steve dut s'incliner.

rait un appareil qui transporterait tout le monde au Mexique ? Quant à Ellen, on la laisserait provisoirement aux mains de Johnny, qui veillerait sur elle, suivant l'inquiétante expression de Doc, et l'accompagnerait ensuite jusqu'à la frontière mexicaine où elle retrouverait son mari. Cette partie du programme souriait particulièrement à Johnny, fort amateur du beau sexe, qui considérait avec une sympathie peu rassurante la charmante Ellen.

— Une jolie poupée comme ça, confiait-il à Doc, des fois qu'elle deviendrait veuve, j'irais tout de suite chercher une licence de mariage !

Comme la nuit s'avancait et qu'il fallait bien prendre un peu de repos, on organisa dans l'étroit logement qui abritait Johnny et Zenner des couchettes pour Doc et Hastings. Quant au ménage Lacey, on mit à sa disposition une petite chambre assez convenable dont la fenêtre était masquée par de lourds volets et dont la porte, donnant sur la pièce principale, resta entrebâillée. Impossible, dans ces conditions, de songer à une fuite quelconque et Steve dut se résigner à passer encore cette nuit en la compagnie des membres du gang.

Où aurait-il pu, d'ailleurs, se réfugier sans être aussitôt appréhendé par les services de Police ? De lourdes charges pesaient maintenant sur lui : sa voiture identifiée comme étant celle de l'assassin





1 En s'arrêtant devant une bijouterie réputée, François Delarochette et Sophie Brunet venaient d'accrocher leurs voitures et s'investissaient sans aménité. Tous deux étaient d'une humeur massacrante, lorsqu'ils pénétrèrent dans le magasin où la jeune femme venait chercher un briquet tandis que François réclamait la bague qu'il allait offrir le soir même à sa fiancée, Isabelle Villiers-Boulard, fille de son patron. Cette union consacrait la réussite du jeune homme, récemment promu directeur de l'usine.



2 En attendant son briquet, Sophie ironisait sur la bague — pourtant de grand prix — choisie par François. Pour mieux l'examiner, elle l'avait glissée à son doigt et contemplait avec une moue de dédain sa main ainsi ornée. Puis elle voulut la replacer dans l'écrin, mais malgré ses efforts il lui fut impossible de la quitter. « Elle ne veut pas glisser, constata le vendeur. — Essayez en tournant légèrement... » Hélas ! ni en tirant ni en tournant la bague ne venait. On apporta de l'eau chaude et du savon sans plus de succès...



3 Le temps passait et chez les Villiers-Boulard on s'impatientait. Quand François arriva enfin, avec Sophie qui portait toujours la bague à son doigt, Isabelle eut un mouvement d'humeur jalouse, mais son père s'employa à la calmer et il conseilla à François de ne pas perdre de vue la jeune femme tant qu'elle ne pourrait rendre la bague. François repartit donc avec Sophie et la conduisit chez un docteur de ses amis. « Le doigt est légèrement enflé, décréta celui-ci : c'est un phénomène sympathique qui peut durer quelques heures ou quelques jours... »

UN TRÉSOR

Réalisation de Jean STELLI ; scénario de Marc-Gilbert SAUVAL

François François PÉRIER
Sophie Marie DAEMS
Isabelle Renée COSIMA

Production Films VÉGA, dist.



4 Après cette consultation décevante, Sophie déclara qu'elle partirait maintenant en Sologne, où son mari séjournerait pour la chasse. Que François la suive si ça lui chantait !... En dépit de sa hargne, François se devait de bien traiter cette jeune femme à laquelle il imposait sa compagnie ; un excellent dîner en cours de route les détendit et dissipa leur mauvaise humeur. Il était plus de minuit quand ils repartirent. Sophie se trompa de route et finalement, au petit jour, ils échouèrent dans une charmante auberge. On leur donna deux chambres voisines et François croyait de bonne foi qu'ils allaient sagement se reposer chacun chez soi quand Sophie découvrit que son envie de dormir se dissipait. Elle voulut se baigner dans la rivière, mais le froid la saisit et François dut l'aider à gagner la rive, puis l'emporter, défaillante. Comme il la frictionnait, la fameuse bague glissa du doigt subitement désenflé...



5 Maintenant qu'ils pouvaient partir chacun de son côté, Sophie et François découvraient qu'ils n'en avaient nulle envie. Ils décidèrent de s'accorder ce dimanche de liberté et de rentrer à Paris seulement le lundi matin. Après tout, Brunet ne se souciait pas tellement de voir sa femme en Sologne. « Vous aimez Isabelle ? demanda Sophie, qui s'était blottie dans les bras de son compagnon. — Elle représente tout ce que j'ai désiré entre vingt et trente ans... » Sophie comprenait : elle avait fait un mariage de ce genre alors que, modeste vendeuse, elle voulait à tout prix échapper à la médiocrité de son sort. Vers midi, ils se levèrent et partirent à l'aventure : ils étaient follement amoureux l'un de l'autre et folâtraient comme des enfants. Affaiblis, ils stoppèrent devant une hôtellerie dans laquelle il y avait foule et attaquaient un excellent déjeuner quand un groupe de jeunes gens s'installa près d'eux.

DR de femme

ADAPTION : adaptation et dialogues de Françoise GIROUD ;

scénario :

Albert Jacques MOREL
Le père d'Isabelle Georges VITRAY
La mère d'Isabelle Suzanne NORBERT

réalisée par les Films SIRIUS



6 « Zut ! murmura François, des gens que je connais... » Il mit des lunettes noires et adopta un fort accent anglais, mais réussit mal à donner le change à une amie d'Isabelle qui faisait à haute voix des réflexions désobligeantes sur les employés sans le sou en quête d'héritières. Sophie et François furent heureux de remonter en voiture et de s'enfoncer dans la solitude apaisante des bois. Les heures passaient, trop brèves... Au matin, il fallut reprendre la route de Paris. Soudain, Sophie perdit tout son courage et se jeta dans les bras de son compagnon : « Oh ! François... Garde-moi ! Garde-moi ! — Tu veux vraiment ?... — Oui. — Je ne possède rien, souligna gravement le jeune homme et, hors de la maison Villiers-Boulard, je ne suis rien. Je retrouverai du travail, bien sûr, mais une place modeste... » Sophie, de son côté, possédait seulement quelques fourrures et quelques bijoux.



7 « Quand on achète tout ça, c'est très cher, remarqua la jeune femme, mais quand on vend, ça ne vaut rien... Je trouverai du travail, mais je n'ai pas de métier et je ne sais rien faire très bien. Mes mains sentiront l'eau de vaisselle et je ne pourrai plus aller chez le coiffeur. — Conclusion : on fiche tout en l'air et rendez-vous chez moi ce soir à sept heures », proposa François, enthousiaste, tandis que Sophie, non moins ravie, promettait : « J'y serai. » Quand ils se retrouvèrent chacun chez soi pour préparer leur départ, Sophie et François mesurèrent mieux tout ce qu'ils allaient abandonner. A chaque instant, les habitudes prises rendaient le renoncement plus difficile. Pourtant, courageusement, ils brisaient les liens. Sophie écrivit une lettre pour son mari, qu'elle plaça bien en évidence dans leur chambre. Pendant ce temps, François rencontrait Isabelle dans l'appartement qu'on décorait à leur intention.



8 Quand François lui annonça sa décision de rompre leurs fiançailles, Isabelle haussa les épaules : rien ne venait jamais contrecarrer ses projets et, cette fois encore, elle en avait la certitude, son argent triompherait. Elle avait choisi François parce qu'elle le savait capable de faire prospérer les affaires paternelles et le jugeait apte à servir ses ambitions. « Dans cinq ans, déclara-t-elle froidement, vous vous présenterez à la députation, et à quarante-cinq ans vous serez ministre... »



9 « Et si j'avais plutôt envie d'être heureux ? » protesta François, révolté par tant de sécheresse. Il pensait à Sophie, qui venait de lui révéler la douceur de l'amour partagé et de la tendresse. « Essayez... persifla Isabelle, très sûr d'elle. Le notaire vient à sept heures à la maison pour examiner le contrat... Je vous donne jusque-là pour réfléchir. » Rentré chez lui, François se mit à surveiller anxieusement la pendule. Le temps passait et sa résolution s'affaiblissait d'autant plus que Sophie ne donnait pas signe de vie...



10 François accorda mentalement à Sophie un quart d'heure de grâce, puis, comprenant qu'elle non plus ne se décidait pas à tout sacrifier à l'amour, il sauta dans sa voiture et se rendit chez sa fiancée, en s'excusant de son retard. Déjà la famille, assemblée autour du notaire, discutait l'avenir pécuniaire des futurs époux. De son côté, Sophie, en larmes, déchirait la lettre d'adieu écrite à son mari dans un moment d'enthousiasme. Réflexion faite, elle restait l'épouse indifférente, mais comblée, d'Albert Brunet...

quelque sorte, axé sur Steve Lacey. On le savait en compagnie des membres du gang, et, par lui, on arriverait certainement à mettre la main sur ceux-ci. Il serait toujours temps d'apprécier sa part de responsabilité personnelle et de vérifier le bien-fondé des protestations d'innocence qu'il avait formulées lors de ses interrogatoires, aussi bien au poste de police qu'en présence de son répondant O'Keefe. Mais les charges qui s'étaient peu à peu accumulées contre lui étaient lourdes. Arriverait-il jamais à les réduire à néant ?

En attendant, les instructions le concernant étaient inlassablement répétées par les émissions radiophoniques de la Police. « Toutes voitures. Toutes voitures. Recherché pour meurtre, Steve Lacey, en liberté provisoire. Américain blanc, sexe masculin. Age, trente-deux ans, 73 kilos. Veston sport tweed, pantalon kaki, chemise blanche. S'est échappé à pied. Peut-être au volant d'une voiture volée. Conduite intérieure, Lincoln grise. Plaque minéralogique I. Sam 6.0.4.1.7. »

Mais ces instructions arrivaient trop tard, car le gang s'était déjà débarrassé du véhicule en l'abandonnant non loin du repaire de Johnny. Alerté par une de ses patrouilles, qui avait découvert la Lincoln vide de ses occupants, Sims s'était rendu aussitôt sur les lieux.

Voyns, c'est à ce carrefour qu'on a retrouvé la bagnole. Lacey, si c'est bien lui, a dû marcher un bout de chemin avant de trouver une planque et de s'y réfugier. Mettons qu'il ait marché un kilomètre. Il n'est pas idiot et n'aura pas laissé son tacot trop près. Il est donc près d'ici dans un secteur de cinq kilomètres carrés.

— Ça fait un drôle de coin à fouiller, constata un des inspecteurs qui l'accompagnaient Sims. Il y en a au moins pour deux jours, et il faudra du monde.

— D'accord, dit le commissaire, mais il faut le faire. Par exemple, je me demande ce qu'il a pu devenir sa femme. Il est capable de l'avoir emmenée avec lui.

Il donna rapidement ses ordres :

— Prenez ce qu'il faudra d'hommes, et cherchez la femme en même temps que ces intéressants messieurs. S'ils sont restés groupés, ils n'auront pu passer inaperçus.

De retour au quartier général, il faisait diffuser des instructions :

« Voitures 1 à 12. La voiture retrouvée est bien la Lincoln signalée. Restez sur place. Nous envoyons du renfort. »

Et, minutieusement, les recherches s'effectuèrent dans tous le secteur signalé. Mais, pendant ce temps, le gibier traqué était à l'abri chez Johnny dans la ville chinoise. Si Hastings et ses copains faisaient des rêves d'or en escomptant par avance les bénéfices que devait rapporter l'attaque de la banque, par contre Steve roulait en son esprit des idées sombres, se demandant avec angoisses comment il lui serait possible d'échapper à l'emprise du gang sans que la vie de sa chère Ellen soit mise en danger. Toutes les solutions qu'il envisageait tour à tour avaient leur point faible. Et pourtant, contre toute espérance, il espérait encore en une issue honorable et affirmait à sa femme avec conviction que tout s'arrangerait.

— Je ne puis rien te dire, lui murmura-t-il à un moment où

Steve et Ellen étaient dans l'impossibilité de s'enfuir.

il se trouvaient seuls, mais j'ai un atout,

que je suis seul à connaître, qui me permettra de me laver de tout soupçon, même si je dois accompagner Hastings et Doc dans l'expédition.

A quoi voulait-il faire allusion ? Ellen, malgré son insistance, ne put obtenir de lui aucune précision. Aussi demeura-t-elle persuadée qu'il ne parlait ainsi que pour la rassurer.

Et cependant il n'était pas homme à croire à des chimères. L'atout auquel il faisait allusion existait-il donc réellement ? L'avenir devait l'apprendre à la jeune femme.

Hastings l'appela pour lui faire ses dernières recommandations. — Tu as bien noté l'itinéraire que je t'ai donné ? Tu le sais par cœur ?

Il répéta docilement, comme un bon élève qui sait sa leçon : — En quittant la banque, on suit le boulevard jusqu'à Colorado, etc.

Après un temps d'arrêt, il questionna :

— Et quand on sera arrivés dans la Valley, où ira-t-on ? — C'est prévu, dit Doc. A 500 mètres de l'aéroport où tu travaillais, il y a un vieux hangar abandonné. Rien autour, par une maison. On y entre, la voiture et nous. Et on se cache là jusqu'à la nuit. Jusqu'au moment où nous filerons avec l'avion que tu auras repéré.

Steve éleva une objection. Cette façon que l'on avait de disposer ainsi de lui ne lui plaisait guère.

— Et si ça ne marche pas avec l'avion ?

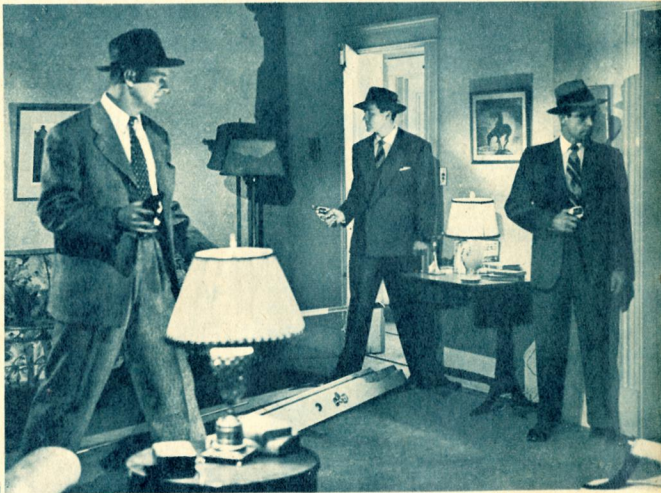
— Tu as promis que tu pouvais en piquer un bon, avec le plein, rétorqua Doc. Plein d'essence fait, moteur révisé, équipement pour vol de nuit.

— Et si, à l'aérodrome, on a disposé de ce zinc en mon absence ?

— Pas d'histoire ! Si celui-là n'y est plus, on en prend un autre. Et si le coup rate, alors, tant pis pour M^{me} Lacey. Il y a plus de sept ans que je pense à cette affaire et que je la prévois dans tous les détails. Ça ne doit pas rater.

Il ponctuait cette dernière phrase d'un violent coup de poing sur la table et reprit, s'adressant à Hastings et à Zenner :

— Vous êtes prêts ? Alors, débinez-vous. Nous deux Steve, on prend la voiture.



Ils descendirent dans un enclos situé derrière la maison où ils avaient élu domicile. C'était une magnifique S cylindres décapotable « choisie » la veille par Hastings, à la tombée de la nuit, dans une rue où son imprudent propriétaire l'avait laissée en stationnement.

— Johnny ne nous accompagne pas ? interrogea Steve.

— Il reste. Tu ne voudrais pas que je laisse ta femme seule ici ? Johnny la gardera jusqu'à ce que nous lui fassions savoir que nous avons réussi... ou qu'il l'apprenne par la radio, qui signalera l'attaque de la banque, le gros butin emporté par nous, et la fuite des malfaiteurs qui n'ont pas encore été rejoints. Mais, ajouta le communiqué, la police est sur les traces et leur capture ne tardera pas à s'effectuer, etc. Tu vois ça d'ici. Alors, Johnny saura qu'il peut nous rejoindre à l'aéroport dès la tombée de la nuit. Tu comprends bien que c'est notre couverture. Toi, je ne veux pas te descendre, parce que j'ai besoin de toi, mais elle, c'est autre chose.

Steve ne répondit rien. Il aurait bien voulu dire au

La police perquisitionnait chez Lacey.





Le commissaire Sims découvrait un indice dans la salle de bain...

revoir à Ellen, mais Doc n'avait plus de

temps à perdre, et ils s'installèrent dans l'auto, Lacey au volant et son compagnon à son côté.

Ostensiblement, le gangster sortit de sa poche un gros couteau et le garda en main, en le dissimulant sous son manteau plié sur ses genoux.

Il interrogea encore une fois :

— Tu connais la route ? Tu es sûr ? Explique encore une fois.

Cocilement, Steve récitait à nouveau l'itinéraire convenu.

— Ça colle, approuva Doc. Tâche de bien te souvenir. Je ne veux pas d'embêtement en route. Compris ?

Excédé par ces recommandations sans cesse répétées, Steve haussa les épaules. Il trouvait Doc bien nerveux et ne put résister au malin plaisir de lui dire :

— Tu m'as l'air de manquer un peu de sang-froid. Tu n'as plus qu'à perdre la tête et à descendre un type s'il y a du grabuge. Alors, on sera bons comme la romaine.

— T'en fais pas, rétorqua le gangster, vexé. Je suis toujours comme ça avant un coup. Mais une fois dans le bain, je te garantis que je suis un peu là. Tu comprends, aujourd'hui, c'est le gros paquet, ça va chercher dans les 100 000 dollars, peut-être plus. C'est du tout cuit, je te dis que ça ne peut pas rater. On sèmera la police, leurs voitures-radio, leurs motards, leurs barrages. Et quand on sera dans ton zinc, il n'y aura pas de barrages dans le ciel.

A ce moment, une voiture de police arrivait à leur hauteur. — Fais gaffe à pas ramasser une contredanse, chuchota le gangster ; ce ne serait pas le moment.

Steve lui jeta un regard de mépris. Pour qui le prenait-il pour lui faire pareille recommandation ? Et, docilement, il stoppa devant un feu rouge qui venait de s'allumer. Les policiers, eux, avaient franchi le barrage deux secondes plus tôt.

Poursuivant leur route, les deux compagnons arrivèrent peu après devant la banque. Sur le trottoir, face à la porte d'entrée, Hastings faisait les cent pas.

Encore six minutes avant la fermeture, dit Doc, ayant consulté sa montre. Fais doucement le tour du pâté de maison, et nous serons juste au poil.

— Et Zenner ? demanda Steve.

— T'en fais pas pour lui. Il va se ramener dans un bel uniforme d'employé du secteur électrique. Tu verras s'il est chouette. Et le beau boulot qu'il va faire.

Effectivement, le complice en question apparaissait, se dirigeant d'un pas nonchalant vers l'entrée principale de l'établissement financier. Il portait en bandoulière une sorte de sac à outils.

— Pour le compteur, jeta-t-il d'un ton détaché au portier.

— Vous venez deux jours en avance ? questionna celui-ci.

Le pseudo-électricien répondit d'un ton bourru qu'il exécutait les ordres de la compagnie, et comme son interlocuteur s'étonnait de voir un nouveau visage et s'informait de Smith qui venait d'habitude.

— Il s'est foulé le bras, expliqua Zenner. Dites donc, j'ai ordre de vérifier les câbles de force. Par où je passe ?

Sans méfiance, le portier indiqua le chemin à suivre, en empruntant une porte de service qui ouvrait sur un couloir desservant le sous-sol.

A peine l'électricien avait-il disparu que la voiture conduite par Steve s'arrêtait au bord du trottoir, le conducteur s'étant glissé adroitement à une place libre, manœuvre qui lui valut les compliments de Doc. Celui-ci descendit, tenant à la main une serviette et se hâta vers la porte d'entrée au moment précis où le gardien allait la fermer.

— Juste à temps, je crois, dit-il à l'employé. J'ai là une grosse

somme que je veux verser à mon compte. Je ne tiens pas à la garder pendant le week-end. On ne sait jamais.

Et, d'un pas dégagé, il pénétra dans la banque.

Pendant ce temps, au sous-sol, l'employé du secteur électrique se livrait à un singulier travail : après avoir examiné les gros câbles d'arrivée amenant le courant, il avait ouvert le coffret où se trouvait l'interrupteur de commande générale et, sa montre à la main, suivait avec attention la marche de l'aiguille des minutes. Encore trente secondes et, suivant les ordres reçus de Doc, il couperait le courant. A ce moment précis, et suivant l'horaire établi, les gangsters auraient terminé leur travail et la coupure du courant rendrait muets tous les signaux d'alarme.

Mais ce programme, si minutieusement préparé, allait-il se dérouler sans heurts ?

La pendule intérieure de la banque marquait midi moins deux minutes quand Doc pénétra dans le hall. A un guichet, il aperçut Hastings qui, conformément au plan prévu, s'était approché pour demander un renseignement à un employé.



Il n'y avait plus que de rares clients, car la fermeture allait s'effectuer incessamment. Néanmoins, derrière les comptoirs, le personnel était encore à son poste.

Doc pénétra dans le box où le fondé de pouvoirs, assis à son bureau, signalait des pièces. Il se présenta :

— M. Prentiss, je suis Paul Gregory. Je dois effectuer un gros virement à l'étranger et je voudrais connaître les opérations à faire.

Il avança de quelques pas et se trouva derrière Prentiss. Alors, il changea de ton. D'une voix brève et dure, il lui intima :

— Ne décrochez pas le téléphone. Vous avez mon revolver dans les reins et il y restera jusqu'à ce que nous ayons eu l'argent des coffres. Donnez ordre qu'on vous remette immédiatement l'encaisse, sinon je vous tue.

Sans tourner la tête, le fondé de pouvoir déclara :

— Je suis bien fier d'obéir.

— Levez-vous cria Doc.

Alors Prentiss se dressa et fit face à

Doc mettait au point les derniers détails de l'expédition projetée contre la banque.

— Et ma femme, qu'est-ce qu'elle fera pendant ce temps ? demanda Lacey.



son interlocuteur. Stupéfait, celui-ci reconnut l'inspecteur Sully, le bras droit de son ennemi, le commissaire Sims. Il resta interloqué et voici que surgirent trois, quatre hommes qui le menaçaient de leurs revolvers. Un autre encore s'avança, le commissaire Sims en personne.

— Te voilà, pauvre imbécile, dit le policier. Allons, lève les mains, et plus vite que ça !

Mais, d'un bond, Doc s'était rejeté en arrière et, se dissimulant derrière une des colonnes du hall, ouvrait le feu au juger sur le groupe des inspecteurs.

Abandonnant le guichet où il conversait avec un employé, Hastings cherchait, lui aussi, à se mettre à l'abri, et, à ce moment précis, Zenner, exécutant sa consigne à l'heure fixée, coupait au sous-sol le courant électrique, plongeant l'établissement dans une obscurité relative.

Tirailant au petit bonheur, Doc et Hastings gaspillèrent des munitions sans atteindre personne et tentèrent vainement de trouver une issue pour s'échapper. Une poursuite effrénée s'engagea au cours de laquelle poursuivants et poursuivis échangeaient encore des coups de feu. Finalement, les deux bandits tombèrent aux mains des policiers, tous deux grièvement blessés.

Quant à Zenner, il fut capturé dans le sous-sol. Sa carrière d'électricien était terminée.

L'attaque si soigneusement préparée, l'affaire qui devait réussir sans difficulté aucune se terminait piteusement et force restait à la loi.

Du dehors, l'on avait entendu les coups de feu, l'alarme avait été donnée et Steve, assis au volant de sa voiture, ne s'était pas cru obligé d'attendre plus longtemps les indésirables passagers qu'il devait prendre à son bord. Compréhant que Doc et Hastings devaient être aux mains des policiers, il n'eut plus qu'une idée : fuir au plus vite et profiter de sa liberté reconquise pour aller délivrer Ellen restée captive sous la garde de Johnny.

Au moment où il démarrait, Sims, sortant de la banque, l'apercevait et, sautant dans sa voiture, se lançait à sa poursuite. Si bon conducteur qu'il fût, Lacey ne parvint pas cependant à faire perdre sa trace. C'est en vain qu'il effectua de brusques crochets, utilisant un itinéraire compliqué dont il connaissait tous les détours. Rien n'y fit. Il ne réussit pas à semer son poursuivant qui arriva derrière lui à la maison où était détenue Ellen.

Abandonnant son automobile, il se précipita et gravit en quelques bonds l'escalier conduisant au logement de Johnny. Certain de le capturer quand il le voudrait, Sims attendit en bas, envoyant deux hommes, venus dans une seconde voiture de police, garder l'arrière de l'immeuble, et il laissa les événements se dérouler.

Cela se passa très vite.

Avant l'arrivée de Steve, Ellen et Johnny s'étaient mis à l'écoute de la radio, conformément au plan prévu. Et voici qu'au lieu du bulletin de victoire attendu par le bandit ce fut l'annonce de l'insuccès de l'opération.

Radio-Police diffusa en effet un message à toutes les voitures de pa-

La police avait retrouvé la voiture de Lacey, abandonnée.

trouille, signalant l'attaque de la banque d'Amérique de Glendale. Trois des agresseurs étaient capturés. Seul, le conducteur de la voiture ayant servi à l'agression avait pris la fuite. Et l'on donnait le nom et le signalement de ce conducteur, Steve Lacey.

Fou de colère, Johnny, après avoir entendu ces nouvelles, se précipita sur Ellen et la saisit par les poignets.

— Vous nous avez eus, toi et Steve ! hurlait-il.

— Nous ne savions rien, protesta Ellen. Laissez-moi !

Il la secouait furieusement, proférant d'épouvantables injures : — Je vengerai les copains. Tu paieras pour ton homme, en attendant que je le crève !

La porte s'ouvrait et Steve se ruait dans la pièce.

Voyant Ellen brutalisée par Johnny, il se précipita sur le bandit qui, surpris, dut lâcher sa victime et faire face à cet assaillant.

Mais c'était un redoutable adversaire que devait affronter Steve : un véritable gorille, d'une force herculéenne et possédant l'avantage de la taille et du poids.

Ce fut une terrible bagarre au cours de laquelle Lacey se battit avec une énergie farouche. Mais que pouvaient ses coups de poing contre ce colosse, qui encaissait sans sourciller et sans broncher ?

Finalement Johnny saisit à bras-le-corps son ennemi et tenta de le jeter dans l'escalier extérieur. Lacey se débattait comme un diable et, reprenant pour un court instant l'avantage, il réussit, par une manœuvre instinctive, à faire reculer le gangster jusqu'au palier supérieur. Déséquilibré, Johnny fit un pas en arrière, perdit pied et, tombant dans le vide, dégringola toutes les marches, entraînant cependant avec lui son adversaire.

Ils firent tous deux, assez mal en point, un atterrissage sans gloire aux pieds des policiers qui les regardaient avec un intérêt dénué de toute sympathie.



— Je ne puis rien te dire... murmura Steve à sa femme, mais j'ai un atout...

— Debout ! cria Sims quand les deux combattants roulerent sur le sol.

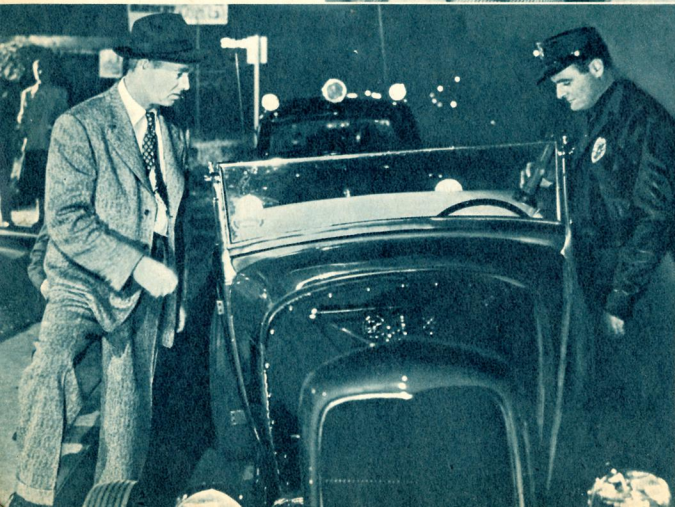
— Vous, Mark, dit-il à l'un des policiers, coffrez-moi celui-là, le grand. Je m'occuperai personnellement de l'autre.

Johnny, encore abruti et meurtri par sa chute, dut tendre ses mains aux menottes et monter dans la voiture de police qui l'emmena en lieu sûr. Le repos en cellule devait lui permettre de se remettre des fatigues de ce combat.

Quant à Lacey, il attendait, immobile et muet, que Sims prit une décision à son égard.

Sans s'occuper de lui, le commissaire appela Ellen qui avait assisté, angoissée, à la bataille, et se tenait, immobile et comme sidérée, au haut de l'escalier.

Il la fit descendre, la pria de monter dans sa voiture, sur la banquette arrière, et prit place au volant, faisant asseoir Steve à son côté.





Ostensiblement, le gangster sortit de sa poche un gros colt.

— Où allons-nous ? demanda le jeune homme.

À la préfecture de police. Figure-toi, ajouta-t-il en tutoyant, que j'ai pas mal de choses intéressantes à te dire. Tu es fait comme un rat, tu dois bien t'en douter. Le caissier, les employés de la banque et même les clients étaient des hommes à moi. Tu n'avais pas prévu ça, hein ? Te voilà avec une très sale affaire sur le dos.

Steve voulut s'expliquer. Le commissaire lui coupa la parole.

— Tais-toi ! Il est bien temps de chercher des excuses. Avant de te lancer dans cette histoire, as-tu pensé que tu y entraînais ta femme ? Te représentes-tu ce que ça peut lui coûter ? Et penses-tu qu'elle méritait ça, après t'avoir fait confiance, avoir cru que tu étais redevenu un homme propre, avoir accepté de t'épouser ? Tiens, tu n'es même pas un salopard, tu n'es qu'un imbécile et un pauvre abruti. Mais cela ne constituera pas une excuse suffisante pour te valoir l'indulgence du tribunal. Tu es un récidiviste, ne l'oublie pas, et ta première condamnation aurait dû te servir de leçon.

Sous ce flot de reproches, Lacey baissait la tête. En vain tenta-t-il de se défendre. Le commissaire était lancé et semblait prendre plaisir à accabler son prisonnier.

Il y a des gens qui s'amentent, et d'autres qui ne comprennent jamais. Prends ton copain Doc Penny. Combien de fois a-t-il été pris ? Pour savoir si un gars est un salopard, il n'y a qu'à lui faire confiance. C'est bien simple : si c'est un lâche, un type sans caractère, ça se voit vite. Toi, ça fait deux ans que je te laisse tranquille, pour voir comment tu réagiras. Tu as une femme, du travail et un compte en banque. Tu n'avais qu'à marcher droit. Et si, un jour, j'arrive dans ta vie, tu crois que c'est un pur hasard. Erreur.

Ellen, qui suivait sans mot dire la diatribe du policier, voulut placer son mot.

— Steve n'y est pour rien. Il n'a agi que contraint et forcé. Il a eu peur pour moi. C'est pour cela qu'il ne vous a pas téléphoné. — Bon, reprit Sims. Il a perdu la tête. Tout ce qu'il a été capable de faire, c'a été de laisser un mot dans la salle de bain, un véritable rébus pas facile à déchiffrer.

— Je n'avais pas le choix, dit sombrement Lacey.

— Tu parles ! Tu as laissé six mots, pas un de plus, pas un de moins : « Banque d'Amérique, Glendale, samedi midi. » Tu as sans doute pensé que j'étais faki ? Et si je n'avais pas trouvé le papier ? Evidemment, vous auriez pu ne pas le trouver. C'était une chance à courir. Mais Doc aussi aurait pu le trouver. Et alors, Ellen et moi nous serions morts. Mais est-ce que ça peut vous faire, la vie d'un ancien condamné et celle de sa femme ? Ce qui compte, pour vous, c'est la réussite.

Sims ricana.

— Si tu n'as pas compris, mon vieux Steve, je te ferai un joli petit dessin, et peut-être que tu me remercieras.

Il arrêta la voiture au bord du trottoir. On était dans un faubourg de la ville.

Alors, descendez tous les deux.

Il mit également pied à terre et, s'adressant à l'inspecteur qui, assis sur la banquette du fond à côté d'Ellen, n'avait pas proféré un mot durant le trajet :

— Tenez, mon vieux, prenez la baignole et rentrez-la. Je reviendrai tout à l'heure, à pied, au par l'autobus.

L'agent obéit et démarra, les laissant tous trois sur le bord de la chaussée.

Steve ne savait que penser.

« Que va-t-il faire de moi ? pensait-il. Pourquoi ne m'a-t-il pas conduit à la préfecture de police pour m'interroger, comme il avait l'intention de le faire ? Et Ellen ? Que va-t-elle devenir ? »

Sims les regardait tous deux sans mot dire, un sourire au coin des lèvres, ce qui eut le don d'exasperer Ellen. « Il joue avec nous comme le chat avec la souris, pensait la jeune femme. Pourtant il est assez intelligent pour comprendre que mon mari a agi sous la



menace de la violence et qu'il n'a pas hésité à tout risquer pour lui laisser dans la salle de bain ce mot qui lui a permis d'intervenir et d'empêcher le pillage de la banque. Il devrait lui en tenir compte. » Elle s'appretait à tenter une dernière explication.

Sims, qui ne fumait jamais, avait sorti de sa poche une cigarette tordue et à moitié écrasée et s'occupait soigneusement à la redresser et à la rouler. On sentait que son esprit était ailleurs et que cette occupation trahissait une préoccupation qu'il n'exprimait pas.

Enfin, il se décida :

— La prochaine fois que tu seras dans un bain comme celui où tu viens de te baigner, appelle-moi vite, Lacey. Tu n'auras jamais d'histoires, je te le promets. N'écoute pas ce que des crapules comme Doc ou Hastings pourront te raconter. Si tu es menacé, appelle-moi, et tu me trouveras.

Que signifiaient ces conseils ? Sims parlait de la prochaine fois. Quand se présenterait-elle, cette prochaine fois ? Et où serait-il



lui, Lacey, à ce moment-là ? En prison sans doute, en train de purger la dure condamnation qui allait le frapper ? Steve ne comprenait rien à l'attitude et au langage du commissaire.

Enfin, celui-ci se décida :

— Alors, Steve, qu'est-ce que tu attends pour rentrer chez toi ? Steve murmura :

— Commissaire, si c'est une plaisanterie de votre part, ce n'est pas chic de nous mettre en boîte.

Sims le considéra un instant et lui allongea une tape amicale sur l'épaule :

— Idiot ! Je te rends à ta femme, à ton logement, à ton travail, et aussi à tes soucis, à tes impôts, à la vie libre, avec tous ses hasards et ses embêtements. Tiens ! Voilà ton autobus qui arrive. Dépêche-toi de partir. Je serais capable de changer d'avis...

Sidérés, Ellen et Steve montèrent dans le véhicule qui s'arrêtait. Une existence nouvelle allait commencer pour eux. Mais ce Sims était vraiment un drôle de type, et quand le véhicule s'ébranla, Lacey ne put s'empêcher de dire à sa femme, en désignant le policier qui restait immobile et les regardait partir :

— Avoûe, ma chérie, qu'il nous a bien eus !

Johnny et Lacey furent relèves par les policiers.

— Je te rends à ta femme, à ton logement, à ton travail... décida le commissaire Sims.



Anne VERNON

entre deux voyages

Anne Vernon illustre à merveille les légendes du Moyen Age. Son physique semble la promettre, à l'écran, à ces héroïnes mystiques dont la beauté se complète d'une âme chevaleresque...

Dans la vie, elle espère celui qui pourra la rendre définitivement heureuse.

DE FILM EN FILM

— Savez-vous que j'ai enfin un appartement, m'annonce-t-elle, et son visage s'éclaire de joie.

— Vous avez dû faire beaucoup de choses depuis deux années...

— J'ai tourné *Rue de l'Éstrapade*, avec Daniel Gélin et Louis Jourdan ; *Jeunes Mariés*, avec François Périer. Puis je suis allée en Angleterre pour interpréter *Love Lottery* (*Loterie d'Amour*), qui vient de sortir à Paris.

— Le titre attire l'attention !

— C'est une histoire peu banale, qui se termine d'une façon très humaine. Une grande vedette masculine se fait gagner à la loterie. Je ne le gagne pas, mais tout se termine bien.

— L'Angleterre vous reçoit beaucoup, mademoiselle...

— J'y suis retournée pour jouer *La petite Hutte*, que j'ai eu le plaisir de faire applaudir également à New-York. C'est bon de jouer une pièce qui à partout du succès, ajoute avec modestie Anne Vernon.

— Et maintenant ?...
— Vous avez pu me joindre entre deux trains ; j'arrive de Vienne, où je retourne demain pour terminer la nouvelle version de *Bel-Ami*.

— Quel rôle avez-vous là ?

— Celui de Clothilde.

— Très agréable.

— La musique est ravissante ; j'ai la conviction que le film plaira. J'en ai pour une partie de l'été.

— Ensuite.

— Je prendrai enfin des vacances, les premières depuis cinq années.

— Où ?

— En Italie. Je descendrai à Rome, et je circulerai... Le métier d'actrice est très fatigant. Quand on joue des pièces qui durent, quand on tourne successivement plusieurs films, on ne peut plus penser qu'à son travail ; il reste bien peu de temps pour se détendre. En septembre, je commencerai à répéter *Le péché du Roi*. Étant donné que cette pièce ira sans doute jusqu'à la centième représentation, vous voyez qu'il ne me sera guère facile de reprendre des vacances d'ici longtemps.

— Anne Vernon, fragile et ravissante, sourit quand même... Elle aime son métier, et c'est l'amour d'un métier qui soustrait aux joies sentimentales.

VIENDRA-T-IL ?...

— Si ma question vous paraît indiscrète, n'y répondez pas : avez-vous des nouvelles de Claude Dauphin ?

— Mais oui, répond tout naturellement la jeune femme, nous sommes de grands amis.

— N'est-il pas en Amérique ?

— Il est à Paris, en ce moment.

— Êtes-vous seule ?

— Mais oui !

— Votre solitude ne vous pèse pas ?

— J'aime être seule avec mes disques, mes livres, mes chiens, mais j'espère celui qui partagera mes goûts, qui me comprendra, qui viendra partager ma solitude...

— Celui-ci viendra.

— J'en ai grand espoir.

La voix d'Anne Vernon, cette voix aux vibrations contenues, sa sérénité sont d'une femme heureuse.

— Je ne suis pas loin de croire que vous avez déjà trouvé ce personnage idéal.

— Je l'espère... se contente-t-elle de répéter.

Et, comme dans un songe :

— Oui, il partagera mes goûts, mes besoins de grand air, de promenades à la campagne, il me comprendra, quand je prendrai la vie comme à travers un jeu... Il est bon de jouer, de s'évader des réalités, tout en gardant au fond de soi assez de qualités morales pour s'y retremper aux moments où la gravité est de rigueur.

— Physiquement, comment le désirez-vous ?

but, qui sait qu'elle est attendue, désirée, aimée...

Anne Vernon ne répond pas ; elle signe pour vous, lecteurs, une jolie photographie.

— Ce qui me donne cette apparence, c'est que j'ai enfin un appartement !...

Elle sort de son sac des échantillons de tissus :

— Je m'installe avec ferveur... Je cours la Salle des Ventes, les antiquaires, je cherche des meubles et des bibelots anciens...

— C'est quand on a son chez soi que l'on peut vivre son amour.

Anne Vernon acquiesce :

— Enfin, un chez soi... Ma chambre est rose, rouge et blanche, avec des rideaux provençaux brodés blanc. J'aime m'occuper de ma maison.

— La maison où celui que l'on aime ne vient pas est comme le tombeau d'une jeune morte, dis-je sentencieusement.

— Mais il y viendra, dit-elle. Et elle répète : J'ai espoir.

— Est-ce qu'il aimera vos petits chiens ?

— Sûrement. J'ai un basset et je vais recueillir un petit bâtard.

— Pourquoi encore ?

— J'en avais un... Je l'avais confié à des amis au moment de partir pour l'Angleterre. Ils se sont habitués les uns aux autres.

Maintenant, comment les séparer ?

— S'il vous a oubliée, s'il est bien avec vos amis, laissez-les ensemble.

— C'est mon intention. Alors, je vais chercher un autre petit chien sans race, perdu, abandonné, et je lui donnerai toute la joie et tout l'amour que nous inspirent les orphelins.

— Les orphelins ont besoin de nous. Les meilleurs maris, les hommes les plus aimants sont ceux qui n'ont pas eu de mère.

— Aimeriez-vous avoir des enfants ?

— Pourquoi pas ?... On a cessé de croire que les actrices n'ont pas des mères attentives... Pour l'instant, terminons l'installation du nid !

— Il prépare la suite d'un bonheur durable.

— Quand on le veut, on peut garder son bonheur... Il suffit d'être doux à le vouloir fermement, et alors il fait face à tous les obstacles... Les ennemis du bonheur se lassent d'attenter à sa durée, quand on le défend bien...

A ce moment, Anne Vernon est appelée au téléphone...

Souhaitons-lui un heureux séjour en Italie.

Conférence recueillie par PAULE CORDAY-MARGUY.

Un récent portrait d'Anne VERNON



10 jours qui retrouvent en vous votre silhouette !

Quelle joie quand j'ai vu dans les yeux de mon mari que j'étais redevenue celle qu'il aimait !

NOUVEAU MODÈLE À FLEURS (GAM)

SANS RIEN ABSORBER

SANS RÉGIME DE FAMINE
Combien de femmes délaissées, même abandonnées, reconnaissent avoir regagné tous leurs poids pour garder leur ligne ou ne pas avoir eu comment se libérer de ces bourrelets de grosse qui tuent la jeunesse, sans devoir adopter des mesures déshabillantes et dangereuses pour leur santé.

La méthode omnisystème EXTERNE Sveltore a permis à des dizaines de milliers de femmes, dans tous les pays, de trois continents, de retrouver le joie de vivre, belles et aimées !

Faites comme elles, restez la femme que votre mari a épousée

UNE NOUVEAUTÉ

Nous ne vous demandons pas une confiance aveugle, c'est nous qui faisons toute confiance à votre jugement.

Envoyez-nous le bon ci-dessus ou le bon ci-dessous, nous vous adressons une documentation complète sur une autre méthode complète, vous permettant d'acquiescer chez vous une méthode complète, sans la moindre condition, que si vous ne retirez pas la ligne souhaitée, il ne vous en aura pas coûté un centime.

NE VOYEZ PAS D'ARGENT, seulement deux timbres pour le réponse

PARIS - BRUXELLES - AMSTERDAM
MILAN - CARACAS - BARCELONE

BON N° 9

A envoyer (en copie) aux Laboratoires du SVELTOR, 22, r. de Longchamp, PARIS 16°

Envoyez-moi, sans aucun engagement de ma part, la documentation sur la méthode SVELTOR, ainsi que la proposition d'essai à vos frais.

SVELTOR

JE GRANDIR

ÉPARGNEZ-VOUS tout jeûne, régime, tous les JAMBEES SEULES jusqu'à 10 cm (avec méthode) ou APPAREIL AMÉRICAIN GABARIN, succès complet, nous fournissons, sans frais, aucun engagement DISCRETION, comme à l'envoyé, 10 Bd V. Hugo, NICE 35000

Apprenez à DANSER

Sauv. en 4 c. heures, danses en vogue et diques. Not. c. envelopp. timb. RIVIERA-DANSES, 43, rue Pasteur, NICE

HOROSCOPE DU BONHEUR

Amour, Fortune, Retour d'affection, Gain, Loterie, Réussite assurée. Env. date de naiss., envelop. timb. 4 cimb., pour frais bureau à CALISTO (serv. 201). B. P. 147, NICE (Alpes-Maritimes). (Il est bouleversé.)

RIRE à SE TORDRE !

Choix unique de Farces et Attrapes, Cotillons, Prestidigitation, Monologues. Envoi catalogue-surprise c. 75 fr. en P. J. FIGUÉRA, 27, m. C.-Grand, TULON (Var).

M^{me} AMY VOYANTE

Prédit. dates exactes. Correspondance, 1, r. Gomet, M^o Nation.

ARIANE peut votre bonheur

79, Bd Montparnasse, 1 à 6 h. sam. 200 fr. 5 questions, date naiss., 200 fr.

Complétez votre collection de MON FILM

Les numéros intermédiaires de MON FILM manquant dans ces colonnes sont épuisés.

- 370 - La mission du commandant Lax.
- 371 - Le petit monde de Don Camillo.
- 372 - Un Amour désespéré.
- 373 - Grand gala.
- 374 - Les amours silencieuses à l'aube.
- 375 - Sennalita.
- 376 - Les malins du Silence.
- 377 - Aliô... je t'aime.
- 378 - Le père Gérolamo.
- 379 - Le père du Mademoiselle.
- 380 - Le miracle de Fatima.
- 381 - Le bon Dieu en confusion.
- 382 - L'homme des valises perdues.
- 383 - Le Grand Secret.
- 384 - Sous le plus grand chapiteau du monde.
- 385 - Duel à Dakar.
- 386 - Madame de ...
- 387 - Quel de Grenelle.
- 388 - Le Marchand de Venise.
- 389 - Virgile.
- 390 - Quand tu liras cette lettre.
- 391 - Thérèse Raquin.
- 392 - La Femme au Gardail.
- 393 - Les Orgueilleux.
- 394 - Jules César.
- 395 - Femmes de Paris.
- 396 - Les Enfants de l'Amour.
- 397 - Sialia 17.
- 398 - Les Compagnes de la Nuit.
- 399 - La Reine Vierge.
- 400 - L'Ennemi public n° 1.
- 401 - L'Homme traqué.
- 402 - Le Vagabond des mers.
- 403 - La Rage au corps.

- 389 - Destinées.
- 390 - Le vol du secret de l'Atome.
- 391 - Le Gueux.
- 392 - Le Souffle sauvage.
- 393 - Avant le litige.
- 394 - La première Biran.
- 395 - Panfan la Tulipe.
- 396 - Sangarée.
- 397 - Nezz-d'Or.
- 398 - Le Retour de Don Camillo.
- 399 - Moulis Rouge.
- 400 - Le fil en Herbe.
- 401 - Les Révoltes de Lomach.
- 402 - Tonnerre sur le Temple.
- 403 - Les trois réussites.
- 404 - L'Amour d'une Femme.
- 405 - Alerta au Sud.
- 406 - Le petit Jacques.
- 407 - Les Intégrales.
- 408 - Quai de Berry.
- 409 - Avenue dans Grand Nord.
- 410 - Ma Petite Poupée.
- 411 - L'Homme de Berlin.
- 412 - Le charge sur le Rivière.
- 413 - Les Intégrales.
- 414 - L'Aventurier de Seville.
- 415 - L'Age de l'Amour.
- 416 - Le grand d'arrêt.
- 417 - Quo Vadis ?
- 418 - Mon Grand.
- 419 - Un Caprice de Caroline Chérie.
- 420 - Monsieur Ripoli.
- 421 - La Caraque Blanche.
- 422 - Les Bagarres de Botany Bay.
- 423 - Lili.
- 424 - Catherine et son amant.
- 425 - L'Indien.
- 426 - Vaguer.
- 427 - Mam'zelle Nitouche.
- 428 - L'Affaire Maurizius.
- 429 - Le prisonnier de Zenda.

Chaque numéro est envoyé contre le somme de 20 fr. (Ajoutez 10 fr. d'expédition, qui est le nombre d'exemplaires demandés) Pour avoir à l'étranger : 3 fr. de plus par exemplaire pour l'envoi.

MON FILM

59, boulevard des Italiens, Paris (2^e). Avez-vous encore votre remboursement.

JE SAIS QU'UN SECRÉT C'est de n'avoir pas connu plus tôt L'ÉCOLE UNIVERSELLE

nous écrivons des centaines d'élèves enthousiastes. Ainsi rendent-ils hommage au prestigieux enseignement par correspondance de la plus importante école du monde, qui vous permet de faire chez vous, en toutes résidences, à tout âge, aux moindres frais, des études complètes dans toutes les branches, de vaincre avec une aisance surprenante les difficultés qui vous ont jusqu'à présent arrêté, de conquérir en un an le diplôme ou la situation dont vous rêvez. L'enseignement étant individuel, vous avez intérêt à commencer vos études dès maintenant.

Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéresse :

- Br. n° 3562 : Toutes les classes, tous les examens : Second degré, de la 5^e aux classes de Lettres sup. et de Math. sup., Baccalauréats, B. E. P. C., Bourses, entrée en sixième. — Premier degré, de la section préparatoire (classe de onzième) aux classes de fin d'études et aux Cours complémentaires, C. E. P., Brevets, C. A. P. — Classes des Collèges techniques, Brevet d'enseignement industriel et commercial, Baccalaurat technique.
- Br. n° 3567 : Licence ès lettres (tous certificats), Propédeutique, Agrégation littéraire et C. A. P. E. S.
- Br. n° 3568 : Enseignement supérieur : Droit (Licence et Capacités) ; Sciences (P. C. B., S. P. C. N., M. P. C.) ; Bourses de Licence ; Professeurs (Lettres, Sciences, Langues, Froi. public, etc.), Inspection primaire, Inspection de l'enseignement technique, Agrégations.
- Br. n° 3563 : Grandes Ecoles et Ecoles spéciales : Polytechnique, Ecoles Normales supérieures, Chartes, Ecoles supérieures de Commerce, Ecoles de Commerce, Sup. Aero. Electricité, Physique et Chimie, A. M. E. T. C., militaires (Saint-Cyr, Interarmes), Ecoles de Commerce (Navale, Navigation maritime), d'Agriculture (Institut agronom., Ec. Vétérinaires, Ecoles Nationales d'Agriculture, Sylviculture, Laiterie, etc.), de Commerce (H. E. C., H. E. C. F., Ecoles supérieures de Commerce, Ecoles hôtelières, etc.), Beaux-Arts (architecture, Arts décoratifs), Administration (E. N. A., France d'Outre-Mer), Ecoles professionnelles, Ecoles spéciales d'Assistants sociaux, Infirmeries, Ecoles de Pharmacie.
- Br. n° 3574 : Carrières de l'Agriculture : Régisseur, Direc. d'exploitation, Assistant, Méc. agricole, Géomètre expert (dip. d'Etat) ; Floriculture, Culture potagère, Arboriculture, Viticulture, Elevage, Pêche.
- Br. n° 3576 : Carrières de l'Industrie et des Travaux publics : Electricité, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Métier, Béton armé, Chauffage, Froid, Chimie, Dessin industriel, etc., préparations aux C. A. P. et B. P. ; préparations aux fonctions d'ouvrier spécialisé, agent de maîtrise, contremaître, dessinateur, sous-ingénieur, Cours d'initiation et de perfectionnement toutes matières.
- Br. n° 3568 : Carrières de la Comptabilité et du Commerce : Caissier, Teneur de livres, Aide-Comptable, Comptable, Chef-Comptable, Expert-Comptable (diplôme d'Etat), Sténodactylo, Secrétariat, Direction, et autres carrières, Correspondance, Représentant ; Publicité ; Banque, Bourse, Assurances ; Hôtellerie, Certificats d'aptitudes professionnelles, Brevets professionnels, Professeurs.
- Br. n° 3572 : Pour devenir fonctionnaire (France et Outre-Mer) ; jeunes gens et jeunes filles sans diplôme ou diplômés dans les P. T. T., les Finances, les Travaux publics, les Banques, la S. N. C. P., la Police, le Travail et la Sécurité sociale, les Préfectures, les Justices de Paix, la Magistrature, etc., E. A. Br. n° 3564 : Les emplois réservés aux militaires, aux victimes de guerre et aux veuves de guerre ; examens de 1^{re}, de 2^e et de 3^e catégories ; examens d'aptitude technique spéciale.
- Br. n° 3581 : Orthographe (élémentaire, perfectionnement) ; Rédaction courante, administrative, épistolaire ; Calcul ; Calcul extra-rapide ; Dessin ; Ecriture.
- Br. n° 3569 : Carrières de la Marine marchande : Officier au long cours (Élève Officier, Capitaine) ; Lieutenant au cabotage, Capitaine de la marine marchande, Patron au port, Capitaine et Patron, Infirmerie, Mécanicien de 3^e classe ; Certificats internationaux de Radio de 1^{re} ou de 2^e classe (P. T. T.).
- Br. n° 3573 : Carrières de la Marine de guerre : École navale, École des Élèves Officiers, École des Élèves Ingénieurs, École des Officiers de Santé, Commissariat et Administration, École de Maistrance, École d'Apprentis marins, École de Pupilles, Ecoles techniques de la Marine, École d'application du Génie maritime.
- Br. n° 3577 : Carrières de l'Aviation : Ecoles et carrières militaires ; Élèves pilotes, Élèves radiogrammés ; Mécaniciens et Télémechaniciens ; Aéronautique civile ; Fonctions administratives ; Industrie aéronautique ; Hôtesse de l'Air.
- Br. n° 3574 : Radio ; Certificat, internat. ; Construction, dépannage de poste.
- Br. n° 3580 : Langues vivantes (cours de début et de perfectionnement) ; anglais, espagnol, allemand, italien, russe, arabe. — Français (élémentaire et supérieur) pour les étrangers de langue anglaise, allemande, italienne. Examen de la Chambre de Commerce bilingue de Paris. — Toutes carrières du Tourisme.
- Br. n° 3578 : Études musicales : Piano, Violon, Harmonium, Flûte, Clarinette, Accordéon, Accordéon, Banjo, Chant ; Solège ; Harmonie ; Contrepoint, Fugue, Composition, Instrumentation et Orchestration (symphonie et musique militaire) ; C. A. à l'éducation musicale dans les établissements de l'État, Professeurs libres, Admission à la 3^e année.
- Br. n° 3566 : Dessin : Cours universel, Anatomie, Composition décorative, Figures de mode, Illustration, Caricature, Publicité, Représentation, Pastel, etc.
- Br. n° 3590 : Carrières de la Couture et de la Mode : Coupe, Couture (taille et foulard), Lingerie, Corset, Broderie ; préparation aux Certificats d'Aptitude Professionnelle, Brevets Professionnels, Industrie aéronautique, Hôtesse de l'Air, etc.
- Br. n° 3599 : Secrétariats (Secrétariat de direction, Secrétaire particulier, Secrétaire de médecin, d'avocat, d'homme de lettres, Secrétaire technique) ; Journalisme, Art d'écrire (Rédaction littéraire et l'art de parler en public École spéciale).
- Br. n° 3591 : Cinéma : Technique générale, Décoration, Maquillage, Photographie, Prise de vues, Prise de son.
- Br. n° 3586 : Coiffure et Soins de Beauté.
- Br. n° 3598 : Carrières féminines.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements ; n'hésitez pas à nous écrire. Nous vous donnerons gratuitement tous les renseignements et conseils qu'il vous plaira de nous demander.

DES MILLIERS D'INÉGALABLES SUCCÈS

remportés chaque année par nos élèves dans les examens et concours officiels prouvant l'efficacité de l'enseignement par correspondance de

L'ÉCOLE UNIVERSELLE

59, boul. Exelmans, PARIS-16^e, - 11, pl. Jules-Ferry, LYON. - Chémis de Fabron, NICE (A.-M.)



mon
FILM

publie dans ce numéro :

UN TRÉSOR *de femme*

avec François PÉRIER et Marie DAEMS

un récit complet en photos du film